

Journée des cartels à la Maison de la Chimie à Paris, les 12 et 13 avril 1975. (La séance plénière est ouverte à neuf heures cinquante). Lettre de l'École Freudienne de Paris, 1976, n° 18, pp. 1-3.

⁽¹⁾JACQUES LACAN – Je dois d'après le programme dire un petit mot d'ouverture.

Je ne peux pas dire que je sois insensible à ces Journées, je veux dire à cette réunion pour laquelle c'est moi qui ai choisi la date. J'ai choisi cette date parce qu'il s'est trouvé que ça tombait dans un week-end, il est évident que je n'aurais rien forcé autrement, si ça n'avait pas été le cas, mais il s'est trouvé qu'un dimanche, le 13, demain, c'est un jour évidemment particulièrement pesant pour moi puisque c'est le jour de mon anniversaire. Naturellement il n'a pas toujours été pesant, il n'est pesant que depuis... vers la cinquantaine. Et la cinquantaine, je l'ai atteinte il y a une paye, très exactement depuis le temps où je peux dire que j'ai commencé mon séminaire. Comme vous le savez peut-être – certains le savent – je l'ai commencé chez moi avant de le commencer à Sainte-Anne.

Ces quelques mots, je viens de les préparer à l'instant parce que je n'ai pas l'intention de vous faire un séminaire pour l'ouverture de ces Journées.

C'est pour vous dire en somme, c'est là que j'en suis, une bonne surprise ; bien sûr il y a des surprises que je me prépare à moi-même puisque c'est le cas de ces Journées d'avril, mais quand même la surprise, d'abord c'est votre présence, et ensuite c'est qu'hier soir, j'ai lu un certain nombre de papiers qui ne sont pas tous sur le même sujet, puisque nous avons trois thèmes à ces journées, nommément les rapports des concepts fondamentaux et de la cure, la question des psychoses et de leurs rapports avec la forclusion et enfin l'éthique ; ce qui m'a particulièrement touché, c'est la suite de papiers que je n'ai lue, et je m'en excuse, qu'hier soir, il est certain que pour l'instant je suis très préoccupé par la suite de ce que j'ai à vous dire dans mon séminaire, et je peux même dire que ça m'occupe beaucoup, c'est donc hier soir que j'ai eu la bonne surprise de lire les papiers sur *l'éthique de la psychanalyse* ; j'en ai été bouleversé, parce que vous savez que ce séminaire n'est pas paru : il n'est pas paru, je dirais par ma volonté expresse, parce qu'il y a un certain moment, critique, qui s'est passé il y a plus de dix ans, où quelqu'un nommément de mes élèves tenait beaucoup à ce que ça paraisse dans une ré-articulation que quelqu'un avait fait, nommément Moustafa Safouan, mais ça ne m'avait pas paru opportun. C'était le moment en effet où l'International Association que vous connaissez se séparait de moi. Ça ne me paraissait pas le moment le plus opportun pour faire sortir cette *Éthique de la Psychanalyse*.

Et voilà qu'il m'arrive cette somme de papiers sur le thème de mon séminaire – car il s'agit bien de lui, puisque le texte de ce que j'ai émis à cette époque, si j'en crois les dates...⁽²⁾1959-60, sont évidemment la preuve que c'est sur mon texte qu'on a travaillé et pas sur le texte de ce cher Safouan puisque j'ai empêché qu'il ne paraisse, j'ai décliné cet honneur auquel les Presses Universitaires, je dois le dire, tenaient beaucoup ; en attendant manifestement, vu le contexte, un succès de librairie ; je n'ai jamais, je dois le dire, favorisé ces sortes de combinaisons éditrices ; je n'ai jamais rien fait pour obtenir des effets de choc, ce n'est pas ma façon de procéder ; l'inouï, c'est que bien sûr ça se produit d'autant plus qu'on le veut moins ; c'est comme ça que je m'aperçois quand même de quelque chose qui est un effet : il se trouve que grâce à ceci que je ne l'ai jamais cherché, il se trouve qu'il y a des effets de génération. Je veux dire que par exemple, sur ce séminaire sur l'éthique de la psychanalyse, quelqu'un pour qui je ne peux pas dire que j'ai vraiment les sentiments qui conviennent, ni en dessus ni en dessous, pour qui je dois dire que j'ai laissé la trace dans mes *Écrits* de quelque chose qui s'adresse à lui, et c'est une trace que je n'effacerai en aucun cas, quelqu'un qui s'appelait Lagache, un jour m'a dit, justement à cette date (il faut dire qu'il ne venait jamais écouter ce que je disais à Sainte-Anne, j'aurais préféré, bien sûr, qu'il vienne, ça lui aurait peut-être un peu ouvert l'entendement) mais c'est un fait qu'il ne venait jamais et que non seulement il ne venait jamais mais qu'il subissait mes titres avec un agacement croissant, ce qui s'est manifesté justement à la fin de cette année-là par cette

remarque : « Tu as fait l'éthique de la psychanalyse cette année, est-ce que l'année prochaine tu vas faire l'esthétique ? »

Ce qu'il y avait de bien à cette époque, c'est qu'on ne peut pas dire que la mutation de générations s'était faite, dont je me trouve en somme, à mon grand étonnement, responsable. Il faut bien que je reconnaisse que, comme on me l'a dit, même la façon d'écrire, – on me le dit sur des modes divers, qui sont des modes quelquefois grinçants, mais ça n'empêche pas que je reconnaisse – c'est un fait – qu'on n'écrit plus en 1975 comme on écrivait vingt-cinq ans avant, et que, disons, j'en suis un petit peu responsable ; d'où le fait que quelqu'un, auquel il se trouve que j'ai donné (c'est lui qui me l'a dit, qui en a témoigné) la vibration d'où est partie, à lui, son écriture, je cite quelqu'un dont je ne pense pas que vous connaissiez tous le nom, mais qui n'est pas du tout un écrivain négligeable, qui s'appelle Jean Roudaut, quelqu'un donc est venu me dire ça et il voulait qu'on fasse quelque chose sur cet aspect particulier qui n'est pas l'aspect majeur de mon enseignement, c'est plutôt sur le plan de la vibration scientifique que je préférerais avoir marqué ma trace, mais enfin il paraît qu'incidemment je l'ai marquée aussi dans l'écriture. Enfin c'est quand même une très bonne surprise, et qui m'arrive sur le tard, que je n'ai pas parlé pour rien.

Elle ne m'empêche pas de penser que ce n'était pas tout à fait ce que j'aurais attendu quand je me suis attaché à ce sujet de ce que comporte l'entrée en exercice de la pratique psychanalytique. J'aurais plutôt attendu que ça intéresse les psychanalystes. Il est vraiment très difficile d'imaginer ce que pouvait être un psychanalyste il y a trente ans, disons. Je ne vais pas essayer d'en donner même ici l'indication, mais enfin c'était quelqu'un qui était quand même très accroché à sa position.

Pourquoi a-t-il fallu qu'ils se sentent menacés dans leurs positions par ce que j'énonçais ? C'est un mystère. Je pense que, pour ce qui est de cette génération, leur position serait bien meilleure s'ils avaient un peu entendu ce que j'en disais, parce qu'après tout, c'était tout à fait central de les rappeler à la thématique de l'éthique qu'ils se trouvaient instaurer par leur seule présence. Naturellement, ce n'était pas du tout une sorte d'extrême ni d'invention en pointe ; cette éthique de la psychanalyse, je l'avais énoncée depuis bien avant la dernière guerre ; je veux dire que j'en avais promis à Jean Paulhan quelque chose, et si on regarde les dos des *Nouvelle Revue Française* (qui n'étaient pas encore la *Nouvelle Nouvelle*), d'avant-guerre, on y verra annoncé ce que j'appelais (j'avais mes raisons de changer aussi le premier mot), ce que j'avais appelé à ce premier moment *Morale de la Psychanalyse*, parce que quand même je ne suis pas psychanalyste depuis toujours, je l'ai été juste un peu avant la guerre, il y a déjà quelques pages ; je n'ai jamais donné bien sûr cet article parce que je ne suis pas, justement très porté à me pousser dans le littéraire, quelles que soient mes incidences sur l'écriture. Alors finalement je n'avais pas donné cet article à Jean Paulhan, mais j'avais tout de suite vu que c'était vraiment là l'axe, le centre, l'événement de la psychanalyse : une éthique.

⁽³⁾ Ça ne valait pas la peine d'en déduire que je ferais aussi une esthétique, car à la vérité, je n'y ai jamais songé. Mais enfin pour quelqu'un comme pour mon interlocuteur que j'ai évoqué tout à l'heure, « éthique », ça devait résonner en « esthétique ». C'est comme ça. C'est des histoires de discours universitaire, comme je dis, comme je dis d'ailleurs d'une façon qui n'est pas pour du tout déprécier le discours universitaire, puisqu'au contraire c'est lui donner un statut, mais avec ce léger déplacement qui dit bien que c'est du discours analytique que le discours universitaire se cristallise dans son statut.

Enfin c'est des choses que j'ai faites depuis. Parmi les papiers qui m'ont fait cet effet plus qu'heureux, qui m'ont donné cet effet de baume hier soir, il y en a plus d'un, et c'est au point que je ne peux pas citer tous leurs signataires. Et il y a quand même plus d'une, disons, plus d'une femme, ce qui n'est évidemment pas pour m'étonner parce que malgré tout, des femmes, j'en parle beaucoup pour l'instant, je me réfère à ce que la femme a de réel, quoiqu'elle n'existe pas ; enfin ceci pour ceux qui viennent quelquefois écouter mon

séminaire ; même pour le papier qui, sur l'éthique de la psychanalyse, a le plus de corps, je soupçonne qu'il y en a qui y ont collaboré.

Il y a aussi un papier sur le rêve et le réel qui me paraît important, et qui est à la limite, à la frange de ce que nous nous sommes donné comme programme.

Je vous laisse la parole maintenant, en vous remerciant de m'avoir donné ce – tardif sans doute mais il n'est jamais trop tard – ce tardif réconfort.

Interventions dans la séance de travail sur « Les concepts fondamentaux et la cure : sur le rêve. Maison de la chimie, Paris. Lettres de l'École freudienne, 1976, n° 18, p. 35-40.

[...]

LACAN – Comment pouvez-vous fixer dans l'Autre le désir de je ne sais quoi ?

[...]

LACAN – [...] (inaudible) [...] Vous saviez très bien ce que vous voulez dire en disant que se faire reconnaître, vous saviez que c'était une façon...mais je ne sais pas si c'est la meilleur façon [...]

Ça m'incite à le préciser, j'essaierai de le faire puisque je suis là en somme pour voir comment les choses que je dis sont entendues, j'essaierai de préciser un peu plus cela, en ce sens que c'est en somme heureux que vous l'avez dit comme ça.

[...]

LACAN – La question de Stoianoff reste très pertinente.

[...]

LACAN – Ça me paraît très éclairant, ce que vient de dire Conté

[...]

LACAN – Quel est le mot en allemand pour nœud ?

[...]

LACAN – Il est très frappant que Freud ne puisse pas, à propos de l'ombilic du rêve, faire autrement que d'évoquer cette autre métaphore, à savoir le mycélium, c'est-à-dire la moisissure.

Je m'en sens renforcé dans ce que j'ai dit au séminaire de cette année si je m'en souviens bien, sur la référence à la sexualité des bactéries.

Je l'ai fait d'ailleurs en sachant que je me rapportais à cette métaphore du mycélium.

Il s'agit d'une brève intervention de Lacan dans la séance de travail ; lors des journées des Cartels de l'École freudienne de Paris, les 12 et 13 Avril 1975. Lettres de l'École freudienne, 1976, n° 18, p. 89.

LACAN – (Début inaudible)...Je ne vois pas très bien la différence du cardinal et de l'ordinal. Être 51, ce n'est pas être 51^{ème}. Avoir 51 et être 51. J'ai 74, comme on a pu le calculer tout à l'heure, et je le suis du même coup.

Journées des cartels. Intervention de J. Lacan dans la séance de travail sur le séminaire après l'exposé de C. Soler sur l'Éthique de la psychanalyse. Maison de la chimie, Paris, Lettre de l'École freudienne, 1976, n° 18, p. 154.

LACAN – C'est bien pour ça que je pose la question de savoir si la psychanalyse est un symptôme.

Journées des cartels de l'École freudienne de Paris. Maison de la chimie, Paris. Parues dans les Lettres de l'École freudienne, 1976, n°18, pp. 219-229.

(La séance est ouverte à 17 heures sous la présidence de M. Martin)

⁽²¹⁹⁾PIERRE MARTIN – Ces journées d'étude des cartels de l'École freudienne n'avaient pas uniquement pour but la réunion et l'assemblée nombreuse qu'ils ont suscitées ; elles avaient aussi dans leur projet de permettre et même de susciter un débat sur la fonction des cartels dans l'École, comme tels.

Il est en effet intéressant, parfois à la limite, un petit peu inquiétant, de constater comment ces cartels, la plupart du temps se sont constitués.

Le cartel, dans la perspective de l'École freudienne, n'est pas une réunion de gens qui se proposent simplement une rencontre d'échanges d'idées, bien moins encore un lieu d'enseignement direct ou magistral, dans un petit groupe, dans un groupe plus ou moins étendu.

Ce qui concerne le cartel est défini très expressément et d'une façon très nette dans l'Acte de fondation de l'École, acte de fondation qui date de 1964, il a onze ans. Ce que nous nous proposons de susciter chez vous, c'est en quelque sorte de ressusciter un texte et ses implications qui demeurent, il faut le reconnaître, tout à fait sous le voile.

Un cartel, dit le texte, est d'abord la condition d'admission à l'École ; il le dit dans les termes que voici :

Ceux qui viendront dans cette École s'engageront à remplir une tâche soumise à un contrôle interne et externe ; ils sont assurés en cet échange que rien ne sera épargné pour que tout ce qu'ils feront de valable ait le retentissement qu'il mérite et à la place qui conviendra.

Pour l'exécution de ce travail nous adopterons le principe d'une élaboration soutenue dans un petit groupe ; chacun d'eux (nous avons un nom pour désigner ces groupes) se composera de trois personnes au moins, de cinq au plus – quatre est la juste mesure. PLUS UNE chargée de la sélection de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun.

Je vous relis là un passage que je compléterai de deux ou trois autres ; mais pourquoi, diable, est-ce que je vous le relis ?

Tout le monde a ou est censé avoir en main l'annuaire de l'École ; même s'il est daté (et jusqu'à ces prochains jours) de 1971, il comporte l'Acte de Fondation.

Or, c'est un fait que ce n'est pas dans cet esprit, je crois, ou plutôt dans cette forme, que la plupart des cartels dont j'ai connaissance se constituent et agissent.

L'École freudienne de Paris – dit Lacan – dans son intention représente l'organisme où doit s'accomplir un travail qui, dans le champ que Freud a ouvert restaure le soc tranchant de sa vérité.

⁽²²⁰⁾1.– qui ramène la praxis originale qu'il a instituée sous le nom de psychanalyse, dans le devoir qui lui revient en notre monde ;

2. Qui, par une critique assidue, dénonce les déviations et les compromissions qui amortissent son progrès en dégradant son emploi ;

3. À ces trois perspectives correspond dans l'Acte de fondation la création de trois sections, l'une de Psychanalyse pure, l'autre de Psychanalyse appliquée, la troisième de Recensement du champ freudien. Chacune assistée d'un directoire de section chargé de colliger les travaux faits, de veiller aux voies les plus propices à soutenir les effets de leur sollicitation et donc d'assurer aussi les échanges entre les cartels, chose qui, je crois que tout le monde en sera d'accord, n'est pas des plus répandues.

Bien sûr notre réunion aujourd'hui avait cela pour but au départ, encore faudrait-il essayer de discuter comment la chose peut se faire.

Et pour en conclure avant que le débat ne soit ouvert et que chacun puisse s'exprimer, je vous dis deux choses.

La première est qu'il y aura demain une autre salle ouverte à côté de celle-ci, demain matin, où justement ceux qui désireront discuter sur ce thème de ce qu'est un cartel et de comment il pourrait fonctionner dans les perspectives ouvertes par l'Acte de fondation pourront se retrouver.

La deuxième est que, après avoir discuté avec beaucoup de collègues, de gens faisant partie de cartels je me suis avisé de leur poser, comme ça la question suivante : quelle place avez-vous donnée dans la création et l'organisation de votre groupe de travail à ce petit mot : « plus une » ?

Il ne s'agit pas d'« un en plus », de trois plus un qui fait quatre, de quatre plus un qui ferait cinq, c'est : « plus une » ; il y a là quelque chose qui a été, j'en suis bien convaincu ainsi placé pour éveiller toute une problématique ; étant entendu, comme il est dit dans le texte (je ne veux pas vous assommer avec des lectures de ce texte, vous l'avez tous, il n'y a qu'à le lire) mais étant entendu que toute chefferie et toute direction au sens d'attitude magistrale de l'un des éléments d'un cartel est exclue de départ.

Ceci étant bien dit, ce qui serait souhaitable, c'est que dès maintenant, quelques-uns parmi vous, les plus nombreux possible, nous fassent connaître ce qu'ils entendent par un cartel en prenant bien sûr pour départ ce qu'eux-mêmes ont constitué, s'ils ont constitué quelque chose et que d'autre part, ils n'oublient pas là-dedans de répondre à cette question du : « plus une ».

Mais n'attendez pas de moi que je vous renvoie d'une manière abrupte une définition du « plus une ».

C'est justement cela qu'il faudrait soutenir comme base de la discussion de vos interventions.

JACQUES LACAN – C'est certainement à juste titre que Martin intervient sur ce point.

Je veux dire que ce « plus une » aurait mérité un meilleur sort puisqu'à ma connaissance il ne semble pas que cette chose qui vraiment, je ne veux pas me targuer d'avoir là-dedans anticipé sur quelque chose que j'essaie d'articuler sous la forme du nœud borroméen. On ne peut pas ne pas reconnaître dans ce « plus une » le quelque chose que je ne vous ai pas dit évidemment la dernière fois parce que je ne peux pas arriver à un séminaire toujours à dire tout ce que je vous avais apporté mais enfin qui se réfère strictement à ce que j'aurais écrit que le $X + 1$ c'est très précisément ce qui définit le nœud borroméen, à partir de ceci que c'est à retirer cet 1 qui dans le nœud borroméen est quelconque, qu'on en obtient l'individualisation complète, c'est-à-dire que de ce qui reste – à savoir du X en question – il n'y a plus que de l'un par un.

La question que vous pose en somme Martin, c'est d'opiner sur ce que – je ne dis pas que vous vous y soyez intéressés jusqu'à présent mais ce n'est pas une raison pour qu'on ne tire pas de ⁽²²¹⁾vous quelque réponse – ce un, ce un qui se trouve être toujours possible comme nouant toute la chaîne individuelle, comment le concevoir ?

Il est certain que j'avais dit des choses sur ce que Martin vient d'évoquer, à savoir l'« un en plus ». Je ne l'avais abordé à l'époque que sous la forme de ce qui constitue à proprement parler le sujet, qui est toujours un « un en plus ».

J'aimerais que se déclare qui voudra bien puisqu'il est certain que je ne peux pas interroger chaque personne et transformer cela en réponse obligatoire. Du moins que se déclarent les personnes qui voudront sur ce thème, à savoir en somme ce que lui évoque, ce que ça suggère pour lui cette « personne » que je prends soin en quelque sorte d'isoler du groupe, mais ce qui ne veut pas dire pour autant que ça ne peut pas être n'importe laquelle.

Il est certain que le cartel ce n'est que peu à peu que ça a fait son chemin dans l'École, on a fait des groupes, des séminaires ; ce qui constitue la vie propre d'un cartel a vraiment le plus étroit rapport avec ce que j'essaie d'articuler pour l'instant dans le séminaire.

Moi, je sais ce que je voudrais obtenir comme fonctionnement des cartels ; si je lui ai donné cette portée limitée en disant que trois à cinq ça fait donc au maximum six ; ça doit bien avoir une raison. Ce n'est pas quand même une énigme.

Ça devrait normalement suggérer au moins à certains, à ceux qui ont le plus de pratique, une réponse, ce n'est pas du tout que j'en sois sûr, mais enfin il y a quelque chose de contenu dans ce mot : cartel, qui déjà lui-même évoque quatre, c'est-à-dire que le trois plus un, c'est bien tout de même ce que je considérerais comme permettant d'élucider son fonctionnement, et qu'on puisse aller jusqu'à six, il faudrait que d'abord la chose soit mise à l'épreuve ; j'ai employé le mot *cartel* mais, en réalité c'est le mot *Cardo* qui est derrière c'est-à-dire le mot gond, je l'avais avancé ce mot *Cardo*, mais bien sûr en faisant confiance à chacun pour y voir ce qu'il veut dire. J'ai préféré finalement le mot cartel parce qu'en même temps c'était une précision et que l'illustration que j'en donnais tout de suite en parlant au minimum de « trois plus un » aurait permis d'attendre un jeu efficace et de faire non seulement qu'il y en ait plus mais qu'il y en ait qui jouent leur rôle non pas seulement dans une des sections que je prévoyais qui se trouvaient être trois aussi, ça vaudrait de s'apercevoir qu'en faisant trois sections ça implique aussi une « plus une » à savoir une quatrième.

Ça veut dire que l'École n'a peut-être pas encore réellement commencé à fonctionner. Ça peut se dire, pourquoi pas ?

De sorte que maintenant j'attendrais que quelqu'un déclare, s'il voulait bien je lui en serais reconnaissant très personnellement, que quelqu'un déclare comment, pour peu qu'il y ait pensé – après tout, il y a peut-être quelques personnes qui ont lu l'Acte de fondation – comment pour peu qu'il y ait pensé, ce « plus une » est pour lui, disons, interprétable. Interprétable, bien sûr, en fonction de mon enseignement.

Colette Soler, vous que j'ai été entendre tout à l'heure et qui m'avez donné bien du plaisir, pourquoi est-ce que vous n'y avez jamais pensé ?

Colette SOLER – J'y ai pensé.

JACQUES LACAN – Vous y avez pensé, alors dites ce que vous avez pensé.

Colette SOLER – Je dis que j'y ai pensé mais que je n'ai pas, pour autant, grand chose à en dire, parce que dans le cartel où j'ai travaillé nous avons démarré à quatre. Au départ j'aurais plutôt dit que c'est ce que vous appeliez un groupe ; nous sommes maintenant cinq, mais la question que je me suis posée c'est qu'au fond le « plus une » ce n'est peut-être pas forcément une personne, d'une part, et puis pas forcément qui est là.

⁽²²²⁾À mon avis, dans notre cartel, l'élément qui faisait peut-être le joint c'était l'idée qu'on était rattaché à l'École, par le biais du cartel ou peut-être à votre nom, je ne sais pas. Mais je ne vois pas au niveau d'une personne qui aurait eu un rôle dans le groupe, là, du « plus un ».

Maurice ALFANDARI – Ce que m'évoque le « plus un » à propos des cartels, c'était un cartel clinique, (on ne savait pas très bien comment l'intituler, c'est comme cela qu'on l'appelait). Le « plus un », en effet je rejoindrai ce qui a été dit, ça ne représentait pas une personne. Mais maintenant que j'y repense, j'ai l'impression que ça représentait une espèce de place vide, une fonction qui était interchangeable et qui a permis que quelque chose se produise, qu'en tout cas pour ma part je ne pouvais pas faire seul, il m'était impossible... ce que j'ai essayé de faire je ne pouvais pas le faire seul. Je ne sais pas très bien comment mais c'est par ce groupe (on est cinq je crois) que je comprends ça comme ça, le « plus quelque chose » c'est une place qui est vide et qui rend possible le fonctionnement du groupe et de ce qui s'y élabore, mais sans nécessairement qu'on cerne ou qu'on repère quand ça s'est produit parce qu'il y a des alternances, des commutations, des choses comme ça.

JACQUES LACAN – Qu'est-ce qui remplit ce rôle à votre idée, dans votre groupe ?

Maurice ALFANDARI – Je ne sais pas. Je pense que c'est parce que je ne le sais pas que ça fonctionne.

JACQUES LACAN – Oui... (*Rires*)

Parce que vous avez épinglé ce groupe du terme de cartel clinique... Est-ce que c'est la clinique, est-ce que c'est par exemple votre expérience commune qui joue là un rôle nouant ?

Maurice ALFANDARI – Oui, probablement, mais ce que je pense – c'est comme ça que je comprends le « plus un » dont vous parlez – c'est le fait que moi et, je pense, les autres aussi, dans l'élaboration de ce que nous faisons, de ce que nous essayons de faire, je crois que ce serait impossible s'il n'y avait pas quelqu'un (mais ça ne désigne pas une personne) qui alternativement remplit la fonction du « plus un ». J'aurais tendance à dire : la fonction de l'absent, fonction remplie en alternance par je crois les uns et les autres.

JACQUES LACAN – Est-ce qu'il peut y avoir remplissement de cette fonction de l'absent par quelqu'un qui, ce jour-là est absent par exemple ?

Maurice ALFANDARI – Oui, je pense.

JACQUES LACAN – Alors, quel est le rapport, y avez-vous pensé, quel est le rapport de celui qui ce jour-là est absent avec ce que j'évoquais à l'instant comme suggestion, suggestion passagère, quel est le rapport de cet absent avec ce que nous pourrions appeler là l'objet en tant que la clinique le définit ?

Maurice ALFANDARI – C'est peut-être justement parce qu'il est absent que quelque chose est possible.

JACQUES LACAN – La suggestion, d'où qu'elle soit venue, la suggestion de la fonction de l'absent, c'est dans votre énoncé qu'elle a surgi, n'est-ce pas, la fonction de l'absent qu'on peut dire être l'absent momentanément, l'absent à une réunion du cartel, ce n'est jamais en vain que quelqu'un est absent, on tend toujours à donner une portée à l'absence dans l'analyse nous y sommes habitués. Pensez-y, est-ce que c'est un support possible de ce

« plus une personne » dont j'ai indiqué non pas l'absence mais justement la présence, parce qu'il n'y a pas trace de signal par l'absence dans mon « plus une » du texte, mais pourquoi ne pas, là-dessus, ⁽²²³⁾ s'interroger ; il y a peut-être un certain biais par où cette personne peut se focaliser dans la personne absente, votre expérience d'un cartel peut vous suggérer là-dessus une réponse. Laissons le temps à Monsieur d'y penser.

Pierre KAHN – L'expérience dont je peux faire état est celle-ci : l'expérience d'un cartel non pas clinique mais dit de formation théorique, c'est-à-dire de lecture de textes. Ce cartel fonctionnait du point de vue du nombre, dans ce qui a été rappelé par Martin et du point de vue de sa façon de travailler. Je crois qu'une des choses qui présidait c'était la prise en considération de quelque chose que vous avez dit dans le séminaire sur les écrits techniques, à savoir commenter un texte analytique c'est comme faire une analyse, et bien que les participants de ce cartel ne se soient pas concertés quant au sens à donner à cette formulation, elle était présente dans leur esprit, chacun à sa façon, certainement. Alors qu'est-ce que cela veut dire, par rapport à la question posée du « plus une » ?

Je signale tout de suite que de « plus une », une personne en plus, il n'y en avait pas.

Il n'y en avait pas de présente, mais d'imaginairement présente il y en avait. Je ne peux pas parler à la place de mes collègues, mais pour ce qui me concerne, cette personne présente en plus, elle était là et diversement, selon les occasions, cela pouvait être – à tout seigneur tout honneur – vous-même par moment, ça pouvait être l'analyste avec qui je suis en contrôle, ça pouvait être mon analyste, ça pouvait être un de mes patients, je crois pouvoir dire qu'il y a toujours eu, imaginairement parlant, une « plus une ».

JACQUES LACAN – Est-ce que c'était une « plus une » qui changeait si l'on peut dire ; Je veux dire : est-ce que c'était par exemple une « plus une » différente dans les déclarations de chacun ? C'est-à-dire que, puisque c'était un séminaire que vous avez épinglé vous-même de la formation théorique, est-ce que le discours de chacun amenait à tour de rôle une « plus une » différente ?

Une personne qualifiable de la « plus une personne » à chaque fois différente puisque vous avez évoqué par exemple pour ce qui est de votre expérience, dont, après tout, vous pouvez témoigner, puisque vous, vous saviez la personne que vous aviez en tête, vous en avez énuméré un certain nombre, je pense qu'il y avait de temps en temps Freud, puisqu'il s'agissait de formation théorique, vous ne l'avez pas nommé, bien sûr, je vous comprends, votre contrôleur aussi ou quelqu'autre personne, est-ce que vous aviez le sentiment que dans le discours des autres c'était pareil ? Je dirais que le discours des autres tournait autour d'un pivot non pressant, est-ce que c'était sous cette forme-là que le « plus une » en question se présentait ?

Pierre KAHN – Oui, je peux dire oui, peut-être hâtivement, puisque je parle à leur place, ça me paraît, dans la structure qui était en place, évident. Mais ce que je voudrais ajouter c'est ceci, c'est pourquoi je dis que ça me paraît évident, c'est que les gens qui étaient là, en présence, s'efforçaient à ceci : c'est que dans ce travail de lecture et de commentaire au sens que j'ai rappelé tout à l'heure, ils s'efforçaient d'atteindre à ce qu'on pourrait appeler en reprenant votre expression une parole pleine, et par conséquent il est tout à fait évident que au-delà des interlocuteurs physiquement présents avec qui ils discutaient, ils s'adressaient à quelqu'un. Ce travail donc se faisait avec quelque chose qui me semble-t-il, en faisait le prix pour une part, c'était que les gens en présence, ne cachaient pas trop ce qui pouvait être impliqué de leur position subjective par rapport au texte qu'ils étaient en train d'étudier. Que ce soit un texte de vous, un texte de Freud, puisque vous le nommiez tout à l'heure, etc.

La question que je me pose à la suite de ce que Martin nous a lancé tout à l'heure c'est la suivante, ce travail qui a été pour moi satisfaisant, quelle différence y aurait été introduite si la « plus une » qui était là imaginairement avait été non pas une personne imaginaire mais une personne réelle.

Sans pouvoir beaucoup avancer là-dessus je veux simplement dire ma conviction qu'il y aurait ⁽²²⁴⁾ certainement eu un infléchissement dans le travail, si la personne « plus une » avait été autre chose que cette personne imaginaire que chacun mettait, certainement.

Différente du côté d'un resserrement de ce qui était l'objectif visé dans ce travail et que j'ai appelé d'une manière commode à l'instant, atteindre, avec tous les balbutiements que cela peut comporter, à une parole pleine.

JACQUES LACAN – Monsieur Alfandari, dites-moi ce que ça vous suggère ce que vient de dire Pierre Kahn ?

Peut-être avez-vous pensé au fonctionnement effectif du cartel, ça me semble être un point tout à fait capital pour donner si je puis dire un style analytique aux réunions d'un cartel, parce que ce « plus un » il est toujours réalisé, il y a toujours quelqu'un qui dans un groupe, au moins pour un moment, c'est déjà heureux quand la balle passe, qu'au moins pour un moment on tient la balle, et dans un groupe, surtout un groupe petit comme ça, habituellement, c'est le cas de le dire, c'est un habitus, habituellement c'est toujours le même et c'est à ça qu'on se résout sans en mesurer les conséquences, je dirais que tout le monde est très heureux qu'il y en ait un qui fasse ce qu'on appelle comme ça couramment le leader, celui qui conduit, le Führer.

Maurice ALFANDARI – Ce qu'a dit Kahn m'évoque un peu ce que j'ai ressenti dans ce groupe ; il me semble que dans un cartel il y a deux écueils : l'un qui n'a pas suffisamment de choses en commun pour qu'il tienne et l'autre qui est une espèce d'effet imaginaire, de groupe qui bloque tout. Mais c'est maintenant que je dis ça, je n'y avais jamais tellement pensé avant, il se trouve que ce groupe est un groupe clinique mais que les mêmes personnes de ce groupe clinique se retrouvaient dans un groupe qui n'était pas du tout clinique, qui était centré sur l'étude d'autre chose, des mathématiques...

JACQUES LACAN – Vous étiez quoi ? Vous étiez un groupe déjà un peu déclassé mathématiquement si je puis dire ? Parce que c'est vrai, il faut y avoir mis le doigt pour savoir ce que c'est, je veux dire avoir eu une ébauche au moins de formation mathématique. C'est très spécial, c'est très spécifique, la formation mathématique.

Maurice ALFANDARI – C'est difficile de répondre sur le degré de crasse qu'on avait ; je crois que l'un d'entre nous était assez avancé, plus que nous ; et puis il y avait notre professeur qui lui était loin d'avoir de la crasse, notre professeur était quelqu'un qui était apte à nous entraîner dans cette voie-là, il dure depuis deux ans, ce groupe.

Donc c'était les mêmes personnes à peu près dans ce groupe théorique, mathématique et dans le groupe clinique. Celui auquel je pense c'est le groupe clinique où je crois que les effets ne sont pas, on ne peut pas les repérer très facilement, mais simplement on peut les repérer peut-être par le fait que pour moi, par exemple, rien n'était possible de mener à un certain stade d'élaboration en dehors de ce groupe. Ça m'a été impossible, mais je ne saurais pas dire à quel moment : c'est la fonction, en effet, du groupe.

JACQUES LACAN – Quand des mathématiciens se retrouvent, il y a ce « plus une » incontestablement. À savoir que c'est vraiment tout à fait frappant, que les mathématiciens, je pourrais dire, ils ne savent pas de quoi ils parlent, mais ils savent de qui ils parlent, ils parlent de la mathématique comme étant une personne.

On peut dire jusqu'à un certain point que ce que j'appelais de mes vœux c'était le fonctionnement de groupes qui fonctionneraient comme fonctionne un groupe de mathématiciens quelconque.

Michel FENNETAUX – J'aimerais donner mon avis parce que je travaille dans le même groupe que celui dont vient de parler Alfandari. À dire le vrai je ne m'étais jamais posé la question du « plus une » mais je peux dire ce à quoi ça me fait penser, puisqu'il en est question.

⁽²²⁵⁾JACQUES LACAN – Ça vous fait penser quoi ?

Michel FENNETAUX – Le « plus une » c'est d'une part l'effet du groupe, à savoir que, comme l'a dit Alfandari tout à l'heure, le fait de pouvoir retrouver périodiquement un certain nombre de personnes permet, m'a permis, d'approfondir ou de pouvoir formuler un certain nombre de choses sur mon expérience, que je n'aurais pu faire seul. Le deuxième sens que je vois actuellement à ce « plus une » c'est qu'effectivement je crois que dans ce groupe l'un d'entre nous assume souvent, probablement par son expérience plus longue, cette position de leader dont il a été parlé tout à l'heure.

Enfin, il y a un troisième sens ; ce serait plutôt de parler de « moins une » que de « plus une » qu'il faudrait, de la manière suivante :

Nous nous trouvons entre personnes qui ont entre elles une relation de confiance et qui peuvent parler de ce fait, comme l'a dit Kahn tout à l'heure, en s'impliquant assez loin dans ce qui est leur rapport à la pratique, ce « moins une » c'est au fond l'absence de superviseur, c'est-à-dire l'absence de cet effet de sidération plus ou moins qui joue dans les groupes plus importants animés par des gens dont le nom est connu dans l'École et où joue beaucoup plus que dans un petit groupe le problème de reconnaissance.

Dans un petit groupe, tel que le cartel, la demande de reconnaissance par les autres est, dans une large mesure, annulée.

C'est pourquoi le troisième sens de « plus une » c'est plutôt « moins une » que je dirais.

Laurence BATAILLE – J'ai fonctionné dans pas mal de groupes qui étaient justement pas des cartels, et je crois que cette personne qui a disons un statut différent qui n'est pas tout à fait un semblable, s'incarne toujours dans une des personnes du groupe. Mais je n'ai pas l'impression que ce soit un leader, j'ai l'impression qu'il y a une personne du groupe, c'est à lui qu'on s'adresse, c'est à lui qu'on témoigne de quelque chose et dont on attend effectivement une espèce d'approbation, c'est vrai ; mais en fait, ça ne joue pas le rôle que ça devrait jouer de produire, c'est-à-dire que ces groupes finissent toujours – enfin je dis toujours... – on a un peu l'impression que ça finit en eau de boudin chaque fois, – alors l'« en plus » change, parce qu'on l'attend de quelqu'un d'autre. J'ai aussi éprouvé ça, ma foi, de façon tout à fait évidente et quand j'en ai parlé dans un des groupes parce que j'avais l'impression, eux aussi, qu'ils s'adressaient à une personne en particulier, qui n'était pas la même pour tous, il paraît que j'ai rêvé et imaginé qu'ils regardaient toujours par exemple la même personne quand ils parlaient.

Je dois dire que du coup on va faire un groupe et on s'est dit que cet « en plus » on pourrait peut-être le faire fonctionner en s'imposant à la fin de chaque réunion d'écrire ce qui en avait été le point vif, ne serait-ce qu'une phrase et que ça jouerait peut-être comme témoin si on peut dire et qui pousserait peut-être à ce que le travail qu'on fait avance, et ne se dilue pas dans des espèces de petites idées qui ne peuvent pas se poursuivre.

Je ne sais pas si ça peut jouer ce rôle parce qu'on doit se réunir lundi prochain pour la première fois.

JACQUES LACAN – Je te remercie.

Sol RABINOVITCH – Ce que je voulais dire du cartel où j'ai travaillé c'est qu'on était cinq et cinq membres qui n'ont jamais manqué ; il y a eu un sixième qui a manqué très souvent et qui a changé en plus, c'est-à-dire qu'au début c'était une personne et après c'était une autre personne, qui a toujours manqué.

Ce que je voulais dire surtout c'est que ça ne me paraît pas ça être la fonction du « un en plus » mais au contraire la fonction du « plus un » me paraît soutenue par justement les membres ⁽²²⁶⁾présents et qui ne manquent jamais dans ce groupe, dans le cartel. C'est-à-dire comme une fonction qui serait celle d'un point aveugle, une fonction de méconnaissance, il y a toujours à un moment donné quelqu'un, ce n'est bien entendu jamais le même, c'est toujours quelqu'un qui est là, qui dit : Je ne comprends rien, ça ne sert à rien, on ne produit pas...

JACQUES LACAN – C'est ça le « plus une »... ? Celui qui ne comprend rien ? Pourquoi pas. (*Rires*)

Sol RABINOVITCH – C'est quelque chose comme ça mais je précise que c'est une fonction qui est parfaitement interchangeable ; c'est un rôle qui se déplace. Il faudra articuler ça au fait que le travail d'un cartel est un travail qui est analytique, donc où il y a du transfert ; c'est tout ce que je voulais dire.

Alain DIDIER-WEIL – Une idée me vient sur ce « plus une », à propos de cette interrogation : pourquoi différents cartels auxquels j'ai participé n'ont pas abouti à ce à quoi nous nous estimions en droit d'attendre au début ?

Prenons l'exemple d'un cartel où on fait un commentaire de texte : on peut dire que ce qui nous réunit, dans un cas pareil, c'est qu'on est situé dans un contexte métonymique et que, dans ce contexte on a à supporter la parole d'un Autre, Freud, Lacan. Dans ce contexte métonymique qu'est-ce que va devenir l'être parlant ?

Pour la première fois, il m'apparaît que peut-être le « plus un » ce serait quelqu'un qui aurait à voir avec le passeur : le « plus un », ça pourrait être le lieu où il y a dans le schéma L le $\S$ c'est-à-dire le témoignage d'un franchissement possible de l'axe $a-a'$, d'un franchissement possible qui va de A à $\S$.

Autrement dit, le « plus un » s'il occupe cette place de $\S$, ce serait sûrement pas un sujet supposé savoir, mais un sujet qui témoignerait que ça a passé, que le message a passé, qu'il y a eu de la

métaphorisation, qu'a été retrouvé, au-delà de ce qu'on reçoit comme acquis (de ces « idées reçues » que Flaubert stockait dans son dictionnaire des « idées chics »), le point brûlant d'où ce contexte métonymique a jailli d'un texte inaugural métaphorique.

JUAN-DAVID NASIO – Je partirais de l'expérience de deux cartels auxquels je participe, expériences différentes mais en tout cas, concernant ces questions de « plus un », ce « plus un » il est dans les deux cas toujours présent.

JACQUES LACAN – Il est toujours présent mais toujours méconnu.

Et c'est ce que j'ai voulu suggérer par ce petit texte ; c'est que les analystes pourraient s'en apercevoir ; il est toujours méconnu parce que ça c'est quand même pas l'Autre de l'Autre, il est toujours présent ce « plus un », sous des formes quelconques qui peuvent être tout à fait incarnées, le cas du leader est manifeste mais des analystes pourraient s'apercevoir que dans un groupe, il y a toujours un « plus un » et régler leur attention là-dessus.

Juan-David NASIO – Je ne sais pas si vous serez d'accord de prendre appui dans une des formules lacaniennes les plus connues à savoir que le désir de l'homme c'est le désir de l'Autre. Le « plus un », c'est celui qui soutient dans le groupe le désir de l'Autre. Soutien du désir qui peut se faire de mille façons, en parlant, en se taisant, en prêtant sa maison pour que ça ait lieu, etc. Il y a mille manières d'être ce « plus un ».

Mais il y a une autre manière d'en rendre compte. En y réfléchissant, je pense au contenu, au contenu du cartel, c'est-à-dire, je pense au savoir de l'analyste. Le savoir de l'analyste, si est valable l'hypothèse que ce soit ce qui est en jeu dans un cartel – je parle des cartels des analystes – car il ne faut pas oublier qu'il y a aussi des cartels où il n'y a pas d'analystes, le savoir de l'analyste est un savoir partagé, mais non pas un savoir à échanger, je crois que c'est une ⁽²²⁷⁾de nos formules, cette idée de partage fait référence au fait qu'il n'y a que des analystes, c'est là que je pourrais rejoindre – je ne sais pas si Alain Didier serait d'accord – son idée de la métonymie. Je parlerais plutôt de la suite sérielle ; à l'égard d'un analyste il y aura toujours un autre, un « plus un ». Qu'il y en ait deux et il y en aura un troisième. À ce moment il y aura quatre. Bref il y en aura toujours un qui viendra à être présent en plus, et cette présence-là justement je la poserai comme étant celle de celui qui soutient dans le travail du groupe le désir, le désir de l'autre.

Jacques DONNEFORT – Je voudrais prendre comme exemple ce qui s'est passé dans un groupe où on fonctionne depuis deux ans. À la rentrée, cette année une personne « en plus » est venue dans ce groupe, on s'est proposé de lui relater d'une certaine façon ce qui s'était élaboré dans ce groupe les deux années précédentes et on s'est trouvé bien embêtés dans ce fait d'avoir à rendre compte. Il nous est arrivé à ce moment-là une réflexion du type : « C'est peut-être aussi difficile que s'il fallait là, parler de sa propre analyse ».

Je dis ça parce qu'effectivement, ça nous a fait penser d'une certaine façon à la passe, curieusement ça a eu comme effet – cette personne qui est venue en plus, non pas que ce soit elle qui soit le « plus une » mais enfin qui ait pris cette fonction-là de par ce qui se jouait à ce moment-là dans ce groupe – ça a eu un effet remarquable, c'est que petit à petit, dans le groupe, dans ce qui devenait un cartel, me semble-t-il, les gens se sont mis à parler de leur analyse, de leur propre analyse et à prendre, éventuellement exemplifier quelque chose qui se disait sur un plan plus ou moins théorique – c'est un groupe qui se réunissait sur la pulsion, à exemplifier d'une certaine façon à partir de ce qui pouvait avoir été au niveau de sa propre analyse.

C'est en ce sens-là qu'on rejoint un petit peu ce qui était dit sur la fonction du passeur et d'une certaine façon aussi la présence de l'analyste, que dans ce groupe on s'est retrouvé comme ça en position d'analysant.

Colette SOLER – Je voudrais dire quelque chose encore : au fond je ferai l'hypothèse que s'il y a toujours un « plus un » il y a peut-être intérêt à ce qu'il ne soit pas incarné dans le groupe.

Parce que quand il est incarné dans le groupe effectivement ça fonctionne sous forme qu'il y a un leader avec toutes les...

JACQUES LACAN – Ce n'est pas certain que c'est toujours si simple...

Colette SOLER – J'ai pensé ça à partir du cartel où j'étais ; je me suis posé très souvent la question de savoir au fond qui dans le groupe était le leader et je n'ai jamais réussi à y répondre. C'est-à-dire que je ne crois pas véritablement qu'il y avait une personne qui tenait cette position, mais par contre, qu'il y

avait une référence et j'ai dit tout à l'heure qu'elle se situait à côté de votre nom ; j'ai dit *nom* justement pour indiquer si vous voulez que c'est pour ça que je crois que ça a marché, parce qu'un nom il ne répond pas au fond, et que c'est ce qui permet que ça fonctionne.

GEORGES BOTVINIK – C'est juste des réflexions sur le moment, on oppose effectivement le « plus un » qui serait incarné avec le problème du leader ; il me semble que ça insiste comme une difficulté pour les gens, pour moi aussi. D'autre part le « plus un » qui serait un nom ou bien je dirais plus un mot, c'est-à-dire un élément commun du discours autour duquel le groupe se groupe justement, pour travailler ; au fond un groupe se forme autour d'un mot, un thème, finalement c'est un mot qui ne répond pas justement ; il ne répondra jamais, il ne rendra jamais gorge, moi, le « plus un » ça m'évoque, comme ça, le « plus de jouir ».

Il y a une question qui me paraît importante et qui n'a pas été posée, c'est la question du travail. Je ne veux pas trop approfondir ce problème. J'ai entendu cette expression : « Il faut produire ». Il ne me semble pas qu'on peut résoudre cette question du « un en plus », quoique ⁽²²⁸⁾ce soit, d'ailleurs, que ce soit incarné ou pas incarné, sans s'interroger sur le problème du travail, de pourquoi on travaille, avec la relation que ça a au désir et à la jouissance.

Ce sont des remarques.

Guy LAVAL – Je voudrais parler d'un cartel qui existe depuis très peu de temps, qui est issu d'un séminaire de Clavreul, je dis bien : qui est issu, ce qui montre qu'il y a eu une nécessité, à partir d'un certain moment. Le séminaire s'en allait comme ça, se décousait de plus en plus. Ça ne tenait plus, on peut dire, finalement, à un moment s'est montrée la nécessité de constituer quelque chose d'autre ; ça a reçu le nom de cartel, et en ce qui me concerne personnellement je voulais travailler dans un cartel et la première nécessité qui s'est imposée à moi c'est, je ne l'appelais pas le « plus une » mais il me semble que c'est de cet ordre-là, la première nécessité, c'était d'avoir dans le cartel où je serai, une personne sur qui je puisse m'appuyer pour parler.

C'était pour moi, peut-être, la première fonction « plus une », mais Clavreul m'a coupé l'herbe sous le pied en me désignant comme responsable de cartel, responsable et pas leader, il l'avait bien précisé puisqu'il s'agit d'un cartel sur les entretiens préliminaires et que j'avais fait un exposé là-dessus. Étant désigné, du coup je n'avais plus, moi, cet appui dont j'avais besoin dans un cartel.

Mais ça ne veut pas dire qu'il n'y ait pas une certaine nécessité qui restait justement et il me semble que cette nécessité découlait même du malaise que nous éprouvions tous devant l'effilochage, on peut dire, du discours dans les derniers temps, de ce séminaire.

Les premières réunions du cartel sur les entretiens préliminaires ça a continué à être un peu l'effilochage, d'ailleurs, c'était comme si il y avait une certaine suite de cette nécessité et le premier nom qu'on peut donner à cette nécessité c'est nécessité de formulation, je crois. Il se trouve que dans un cartel très facilement, on parle ensemble, puisque c'est plus facile, on est moins nombreux, on se met à parler plus facilement mais ça peut aboutir à rien du tout ça peut aboutir au fait qu'on se rencontre entre copains, qu'on s'aime bien et qu'on peut se parler ensemble, mais il me semble que la première nécessité et ce serait peut-être aussi de l'ordre du « plus une » c'est une nécessité de formulation, formulation qui peut être écrite, formulation qui peut être transmise par exemple à un autre cartel. On en a parlé d'ailleurs, qui peut être transmise au grand groupe qui peut-être pour cela peut se reconstituer de temps en temps, et il me semble que ça va un peu plus loin vers quelque chose que je ne sais pas très bien articuler, que vous avez appelé le mathème. C'est-à-dire qu'il me semble que très facilement un cartel ça peut très bien constituer une espèce de petit groupe ésotérique finalement qui ne rende compte de rien, qui n'ait à rendre compte de rien.

Il me semble que ce que vous avez articulé comme le mathème peut aussi rendre compte de cette nécessité du « plus une » dans un cartel.

Roudi GERBER – Je voudrais apporter une analogie que je tirerai de l'alpinisme : quand on a trois prises on peut à la rigueur rester sur ces trois prises pour finalement s'épuiser et mourir.

La quatrième prise permet le passage et oblige au passage, c'est-à-dire que dès qu'on a la quatrième prise, on est obligé d'aller au-delà et je me demande si le « plus un » n'est pas celui à qui le cartel demande de pouvoir témoigner de ce passage.

JACQUES LACAN – Je suis là pour une fonction tout à fait précise, ce serait cette chose que j'ai écrite et dont bien sûr personne ne s'est aperçu, parce qu'elle n'est jamais qu'un graffouillage : le mettre en quelque sorte sur ce que vous représentez de place publique, et de vous y intéresser, si je puis dire. Je veux dire par là qu'après tout il vous viendra peut-être à l'idée déjà que c'est une question. C'est une question bien sûr que je ne pose que parce que j'en ai la réponse et j'essaierai de vous la dire dans ce qui viendra par la suite ; je

veux dire le plus vite possible, bien sûr ; je n'ai pas encore tellement de séminaires devant moi cette année ; donc je vais essayer de le faire.

⁽²²⁹⁾ Mais je trouvais pas mal que la question soit présentifiée dans l'École parce que ça peut être considéré comme ce que je voulais en faire par ce texte comme quelque chose de tout à fait nodal pour la formation d'un petit groupe, le fait qu'il soit petit est tout à fait essentiel, il est essentiel à son fonctionnement ; si j'ai dit que ça ne pouvait pas aller au-delà de six, c'est pour les meilleures raisons, c'est pour des raisons théoriques mais tout à fait profondes, l'entreprise d'un groupe très large comporte en soi-même des limitations telles, c'est ce que je pense tout au moins, qu'il n'y a pas grand chose à en attendre pour un progrès réel sur les effets de l'analyse.

C'est ça qui m'a inspiré quand j'ai fait cet Acte de fondation et auquel après tout je n'ai aucune raison de penser que vous deviez être par principe résistants, je ne vois absolument pas ce qui pourrait motiver cette résistance, surtout si ce que j'ai essayé d'obtenir d'un certain nombre que je remercie tous également, ce que j'ai essayé d'obtenir d'un certain nombre : le mettre à l'ordre du jour.

Il y aura une réunion demain matin qui va continuer celle-ci.

(La séance est levée).

Journées des cartels de l'École freudienne de Paris à la Maison de la chimie, Paris. Cette séance reprend le thème de la veille sur le « plus une ». Lettres de l'École freudienne, 1976, n°18, p. 230-247.

⁽²³⁰⁾J. LACAN – Je suis très intéressé, intéressé plus que tout par ce qui a été commencé hier autour de la fonction des cartels et je serais reconnaissant à quiconque voudra bien prendre la relance de ce que nous avons dit.

Juan David NASIO – Ma fonction aujourd'hui se limite à coordonner ce groupe sur la fonction des cartels. Je rappellerai simplement que la définition des cartels, dans l'Acte de fondation, comporte certaines caractéristiques :

1. Le cartel, c'est le lieu d'engagement à l'École freudienne ;
2. Le cartel doit soutenir un travail d'élaboration, une production, que comme travail critique, concerne à mon avis le savoir de l'analyste, d'une part, et l'expérience analytique elle-même ;
3. Enfin, le cartel a une structure bien définie.

C'est surtout ce dernier aspect qui a été discuté hier. De cette structure on a dégagé d'abord que la « plus une » personne qui compose le cartel est bien une personne présente et méconnue.

JACQUES LACAN – Nous avons quand même suggéré que cette personne, qui est en quelque sorte l'écho du groupe, existe dans tout fonctionnement de groupe, à ceci près que personne n'y pense, et qu'il conviendrait que les analystes ne la méconnaissent pas, parce qu'il apparaît bien que cela commence très tôt. *Tres faciunt ecclesiam* dit la sagesse des nations, et cela va loin ; pourquoi est-ce qu'il y a ce surgissement de trois ?

Ce que je voudrais, c'est avoir comme hier quelques réponses, des réponses qui témoignent que, quand même, il y a déjà quelques personnes qui y ont pensé. Il y a le nommé Pierre Kahn, par exemple, qui est intervenu hier et qui a eu la bonté de me reconduire chez moi après cette petite séance et qui, dans ce court moment, m'a prouvé qu'il voit très bien le rapport que cela a avec l'analyse, cela fait déjà au moins une personne.

[...]

⁽²⁴⁵⁾[...] JACQUES LACAN – Safouan, vous n'étiez pas là hier à cinq heures, du moins quand j'ai ouvert la séance.

Vous n'auriez pas quelque chose à sortir sur ce qui quand même hier m'a donné la possibilité, aujourd'hui je m'en abstiens, d'un dialogue avec pas mal de personne qui ont parlé.

Je serais content que vous disiez ce que vous pensez, là, de cette « plus une personne » que tout cartel littéralement évoque, a évoqué en tous cas pour moi et dont tout à l'heure je regrette de ne pas l'avoir ponctué ; tout à l'heure Philippe Girard a très bien marqué ce qui en est l'objectif, de sortir de la nécessité qui se cristallise du fonctionnement de tout groupe.

[...]

JACQUES LACAN – D'accord. Il y a les choses que vous avez entendues ce matin, j'en ai eu d'autres hier qui étaient extrêmement suggestives.

[...]

JACQUES LACAN – Il y a évidemment deux points, il y a d'une part l'organisation, la vie si on peut dire du cartel comme tel, et puis ce sur quoi certains dont Nasio ont insisté, à savoir la production.

[...]

⁽²⁴⁶⁾[...] Jacques LACAN – Il me semble qu'il y a quelque chose de spécifique à l'analyse qui pose cette question qui est toujours plus ou moins bouchée, en fin de compte. Il me paraît difficile que des analystes ne se demandent pas ce que veut dire analytiquement leur travail en tant que c'est un travail en commun ; est-ce que l'analyste doit rester un isolé, pourquoi pas ? Pratiquement c'est ce qui se passe.

C'est quand même de nature à faire qu'on se pose la question : pourquoi est-ce ce qui se passe ? C'est déjà un minimum.

Si vous voulez mûrir quelque chose pour cet après-midi...

[...]

JACQUES LACAN – Aubry, vous avez quand même peut-être des choses à dire qui surgissent de votre expérience...qui est grande.

[...]

⁽²⁴⁷⁾[...] JACQUES LACAN – Ce qui prouve sinon votre intervention, au moins votre consentement.

Qu'est-ce qui peut encore prendre la parole ?

[...]

JACQUES LACAN – La séance est levée.

Journées des cartels de l'École freudienne de Paris, Maison de la chimie. Lettres de l'École freudienne, 1976, n° 18, pp. 248-259.

[...]

⁽²⁴⁸⁾ JACQUES LACAN – Je vous remercie beaucoup d'avoir fait l'effort de faire ce résumé. Il m'a semblé finalement que je n'avais pas trouvé dans la séance de ce matin l'intérêt qu'avait celle d'hier, qu'avait présidée Martin, sans bien entendu que vous ayez fait autre chose que de recueillir ce qui en est résulté.

J'espère que Safouan va peut-être apporter quelque chose. Je serais content que vous parliez.

[...]

JACQUES LACAN – Vous n'êtes pas le seul

[...]

⁽²⁴⁹⁾ JACQUES LACAN – Ça n'a jamais été fait.

[...]

JACQUES LACAN – Absolument pas. Il n'y a aucune espèce de véritable réalisation du cartel.

[...]

⁽²⁵¹⁾ JACQUES LACAN – Pour qu'on s'en aperçoive, d'abord, ce qui quand même arrive sur le tard. En réalité, rien que le fait de m'être exprimé comme ça aurait dû suffire à ce que, « plus-une », on s'en aperçoive, quand même, parce qu'on ne voit pas pourquoi autrement j'aurais détaché d'un groupe ce « plus-une » qui devient une énigme. Mais enfin j'ai cru devoir le souligner pour qu'on s'y arrête, simplement.

[...]

Jacques Lacan – Oui, sûrement.

[...]

JACQUES LACAN – C'est tout à fait ce que je souhaitais, que vous parliez, Sibony.

[...]

⁽²⁵²⁾ JACQUES LACAN – L'infinitude latente, c'est justement ça qui est le plus-une.

[...]

⁽²⁵³⁾ JACQUES LACAN – Du presque rien ou du presque tout ?

[...]

JACQUES LACAN – C'est pourtant de ça qu'il s'agit.

[...]

⁽²⁵⁴⁾ JACQUES LACAN – C'est de ça en fin de compte qu'il s'agit. Il s'agit que chacun s'imagine être responsable du groupe, avoir comme tel, comme lui, à en répondre.

[...]

JACQUES LACAN – Il ne s'imagine pas à tort, en plus, puisqu'en fait, ce qui fait nœud borroméen est soumis à cette condition que chacun soit effectivement, et pas simplement imaginativement, ce qui tient tout le groupe.

Alors ce qu'il s'agit de montrer, c'est non pas jusqu'à quel point c'est vrai mais jusqu'à quel point c'est réel, à savoir quelles sont les formes de nœud capables de supporter effectivement ce réel qui tient, qui tient à ceci que le fait qu'on en rompe un, suffise à libérer tous les autres. Ça a quand même des limites qu'il s'agit d'explorer, parce qu'il y a des choses qui peuvent donner toute l'apparence d'un nœud borroméen et quand même ne pas ex-sister comme telles, c'est-à-dire où la rupture d'une boucle n'entraîne pas la dissolution de tout le reste, le détachement de tout le reste comme un par un. Et ça, il y a moyen de l'illustrer, si l'on peut dire, cette question bien sûr d'illustration posant à soi tout seul une question à savoir : est-ce qu'il suffit d'illustrer un nœud – et on n'illustre que dans une mise à plat – pour que ça en soit la démonstration ? La monstration, certainement, mais la démonstration, où réside-t-elle ? Est-ce qu'elle est le vrai support de la monstration ?

...

JACQUES LACAN – Il n'y a de nœud que mental.

[...]

⁽²⁵⁵⁾ JACQUES LACAN – L'impossibilité d'infirmer que quoi que ce soit soit démontrable concernant une certaine proposition.

[...]

JACQUES LACAN – Que pensez-vous, Sibony, de la formule que j'ai avancée hier, et qui est évidemment fondée sur le thème de Bertrand Russell, à savoir que dans la mathématique, on ne sait pas de quoi on parle. À substituer à ce « quoi » un « qui » c'est-à-dire justement quelque chose de l'ordre de la personne, de l'ordre du sujet, est-ce qu'on peut dire que, pour un mathématicien, c'est supportable ?

En d'autres termes, est-ce qu'on peut dire que faire de la mathématique quelque chose de transmissible, c'est de l'ordre d'un *qui* ? Que la mathématique, c'est un sujet ? C'est *l'une-en-plus* de tout ce qui est mathématicien. À ceci près que toute la communauté mathématique est rompue s'il n'y a pas cette *une-en-plus*, la mathématique, et la mathématique comme sujet. Il n'a pas soulevé ça, Bertrand Russell, parce qu'il était, ce qui est curieux pour un mathématicien, centré sur l'objet, sur un objet qui est de pur rêve. Il n'y a aucune objectivité mathématique. Il l'a affirmé. Ce qui est assez curieux pour un mathématicien. Alors si ce n'est pas un objet, qu'est-ce que c'est ?

[...]

⁽²⁵⁶⁾ JACQUES LACAN – Il est caduc et il est pourtant acquis.

[...]

JACQUES LACAN – C'est là dessus que j'interrogerais un mathématicien. Un mathématicien a affaire, dans la mathématique à une personne.

[...]

JACQUES LACAN – C'est bien pourquoi toutes ces personnes – ce n'est pas pour rien que dans *Ornicar* ? on nous a montré une figure, d'ailleurs simiesque, de la grammaire, c'est parce qu'on s'imagine qu'il y en a d'autres que la mathématique. Pour la grammaire, c'est aussi problématique que pour l'analyse. Pour la mathématique, c'est sûr que c'est une personne. Le seul fait que vous m'accordiez qu'on puisse le dire a la valeur d'un témoignage.

[...]

JACQUES LACAN – Un mathématicien a très bien le sentiment de ce qui passe ou de ce qui ne passe pas. Auprès de quoi et auprès de qui ? Ce n'est pas la communauté mathématique qui est le dernier juge. La preuve, c'est que quand Cantor a avancé toute sa machine, il y avait une partie des mathématiciens qui lui crachaient au visage, et qu'il a pu du même coup en avoir le sentiment qu'il était fou. Mais il a quand même tenu le coup et il a continué. Il avait affaire à la mathématique. Ce n'est pas du tout la même chose pour l'analyse, parce que l'analyse est à créer.

[...]

⁽²⁵⁷⁾ JACQUES LACAN – Les mathématiciens, à la mathématique, au sens que je donne à ce terme, ils y croient. E il y n'y a rien à faire. Ils y croient

[...]

JACQUES LACAN – (à Daniel Sibony) Dites ce qu'exprimait votre sourire quand j'ai dit que les mathématiciens y croient, à la mathématique. Dites-moi ce que vous en pensez, parce que quand même, c'est la seule chose dont on puisse dire qu'on y croit avec raison, et qui repose entièrement sur cette formule : y croire. Tout ceux que je connais comme mathématiciens distinguent très bien entre ce qui est la mathématique et ce qui ne l'est pas et la seule chose non pas qu'ils croient mais à quoi ils croient, c'est à la mathématique. C'est ce qui définit un mathématicien.

Est-ce que la formule « y croire » vous paraît avoir son poids ?

[...]

JACQUES LACAN – C'est bien ce qui m'emmerde Il y a quand même le *en*. Ce n'est pas la même chose, que le *a*. On croit en effet en Dieu, c'est-à-dire à l'intérieur de cet être mythique, si tant est même que le mot être convienne. Dire *je crois en Dieu*, c'est

parfaitement adéquat. Je veux dire qu'on est enveloppé dans cette croyance. Mais y croire, ce n'est pas pareil. C'est pour ça que j'ai dit quand même qu'au symptôme, on y croit, de sorte que je serais assez porté à penser que la mathématique est un symptôme, tout comme une femme.

⁽²⁵⁸⁾ C'est pour cela que je ne suis pas mécontent que ce soit sous la forme *plus-une* que ça finisse par se supporter.

Dites, parce que je ne me considère pas comme mathématicien ; si j'y crois, à quelque chose, je ne suis pas mathématicien. Mais j'en connais un certain nombre, mis à part vous, ils y croient. Poincaré y croyait.

[...]

JACQUES LACAN – Le mathématicien a la mathématique comme symptôme.

[...]

JACQUES LACAN – Est-ce qu'il ne se soutient que d'une écriture ? Nous touchons du doigt que ça se supporte toujours d'une écriture.

Mais je vous interroge en fin de compte sur ce sur quoi alors, pour le coup, je n'ai pas de réponse, la différence entre la monstration et la démonstration ; c'est de ça qu'il s'agit, en fin de compte.

[...]

JACQUES LACAN – C'est vraiment une question. Est-ce que le symptôme mathématicien est guérissable ?

[...]

JACQUES LACAN – Est-ce que vous, vous êtes guéri de la mathématique ? (*Rires*).

[...]

JACQUES LACAN – Il est incontestablement pas libre de ne pas y croire.

[...]

JACQUES LACAN – C'est vrai.

[...]

JACQUES LACAN – Il y a des tas de symptômes sans angoisse. C'est bien en quoi je distingue l'angoisse du symptôme, comme Freud.

Enfin je crois que j'ai quand même, conformément au vœu de Faladé, avoué ce qu'il y a derrière cette espèce de proposition tâtonnante que représente le cartel. Ça fera peut-être quand même qu'on saura un peu plus ce que je veux dire tout au moins.

⁽²⁵⁹⁾ Alors, on lève la séance ?

(La séance est levée à seize heures).

Journées des cartels de l'École freudienne de Paris. Maison de la chimie, Paris, Lettre de l'École freudienne, 1976, n° 18, pp. 263-270.

⁽²⁶³⁾SOLANGE FALADÉ – L'heure est donc venue de conclure. Si nos journées avaient fonctionné comme un congrès, il nous faudrait maintenant entendre les comptes rendus des travaux des différents groupes. Il n'en sera rien. Nous aurons les actes de ces journées.

Cette séance dite de clôture ne doit pas mettre un point final à cet échange entre les différents cartels de l'École. Il s'agit d'une séance inaugurale. C'est dire que d'autres rencontres sont dès maintenant prévues.

De plus, s'il est vrai que jusqu'à ce jour, rares ont été les cartels, au sens où le Dr. Lacan les entend, qui ont fonctionné dans l'École, à partir de ce qui a été apporté pendant ces journées, il est à prévoir une relance de cette forme de travail.

Comme l'a souligné l'un de nous ce matin, la structure que Lacan a voulu pour ces cartels dans l'École doit permettre d'éviter deux écueils : le totalitarisme, comme le libéralisme.

Au cours de ces discussions sur les cartels, si des points sont maintenant pour nous plus clairs – beaucoup des points oubliés de l'acte de fondation –, il reste néanmoins un point qui pour beaucoup d'entre nous reste obscur, c'est la nécessité de ce « plus une personne », sa fonction dans la vie du cartel. Peut-être le Dr. Lacan accepterait-il de nous éclairer un peu.

JACQUES LACAN – J'ai dit – je regrette que ma chère Solange n'y ait pas été, mais elle ne pouvait pas être partout à la fois ; c'est pourtant son habitude ! – j'ai dit certaines choses ; pour elle je vais les répéter ; j'ai dit certaines choses dont l'essence faisait référence à la mathématique et, pour le dire, je parlais, parce que c'est la loi de la parole qu'on se réfère à des paroles antérieures, je parlais de Bertrand Russell, qui n'est pas le dernier venu des mathématiciens, loin de là, puisque c'est lui qui, dans les *Principia*, que vous connaissez, je soupçonne, dont vous avez tout au moins le titre en tête, c'est lui qui a été jusqu'à énoncer que les mathématiciens ne savaient pas de quoi ils parlaient ; j'ai proposé une modification de cette formule à quelqu'un qui se trouve avoir quelque formation mathématique, et j'ai obtenu l'approbation de quelqu'un d'autre que je ne connais pas, une jeune femme qui s'est présentée à moi, après, comme mathématicienne ; pour elle (je ne sais pas si pour le mathématicien dont je parle ce que j'avais dit a fait sens), cela a semblé apporter quelque satisfaction, que j'aie substitué à ce « ils ne savent pas de quoi ils parlent » un « ils savent par contre très bien de qui ils parlent ».

C'est évidemment là que je me limiterai pour l'instant, puisque ce « de qui » en question, qui peut se supporter d'un nom, d'une référence, l'appeler la mathématique c'est donner à la mathématique, comme on me l'a fait observer, la valeur d'une personne. La question peut se poser. On y a fait bien sûr des objections. Ça pourrait quand même se soutenir qu'une personne, pouvant être considérée essentiellement comme ce qui est substance pour une pensée, c'est-à-dire ce qui est substance qu'on appelle pensante, il n'est pas exclu qu'on puisse pousser les choses assez loin que d'identifier la mathématique à une personne.

⁽²⁶⁴⁾Mais si je me suis trouvé présent dans cet endroit où on discutait de la fonction du cartel, c'est bien parce que j'y tenais particulièrement. Je tenais particulièrement à ce que ce que j'ai avancé dans ma proposition pour le fonctionnement de l'École, à la suite de ces journées, reçût (c'est comme ça qu'on s'exprime) un coup de fouet. J'aimerais que de ces cartels que j'ai imaginés la pratique s'instaurât d'une façon plus stable dans l'École.

Le point central pour ce qui justifie l'indication du terme « cartel » je ne peux pas dire désormais, parce que je ne vois pas pourquoi je ferais une rupture ; jusqu'à présent chacun n'a fait acte de candidature à être membre de l'École qu'à titre individuel, il faut bien le dire ; c'est comme ça que ça se passe ; on a apprécié au niveau d'un organisme qui s'appelle Directoire, si oui ou non nous allons admettre au titre de membre dans l'École quelqu'un. Il est bien entendu, bien posé au principe de ce qui règle l'admission dans l'École, qu'il n'est nullement pour autant obligatoire d'être analyste et qu'au contraire, l'École a à apprendre de quiconque, formé à une toute autre discipline que l'analyse, peut contribuer par ce qu'on appelle communément ses connaissances à verser au dossier de ce qui

assurément, à nous analystes, et ce n'est que trop prouvé, nous fait défaut, à nous apporter quelque matériel dont nous puissions en somme faire support à notre pratique. C'est même là-dessus que repose l'idée de ce qu'il faut tout de même bien avancer d'un terme, et il se trouve que j'ai choisi cette année le terme de consistance pour désigner justement ce qui résiste, ce qui a quelque chance de faire partie d'un réel.

Alors ce qui est à expliquer dans mon avancée, mon énoncé, ma proposition qu'on entre à l'École non pas à titre individuel, mais au titre d'un cartel, c'est ce qu'il serait évidemment souhaitable de voir se réaliser dans la suite, et ce qui, je vous le répète, ne peut pas être défini comme étant désormais la condition, mais ce serait souhaitable que ça entre dans les têtes qu'on y entre à plusieurs têtes et au nom, au titre, d'un cartel.

Il y a une deuxième face dans cette notion de cartel : c'est pourquoi et comment je le propose (puisque c'en est encore là) comme constitué d'un nombre qui ne va pas loin, d'un nombre minimum ; pourquoi ce nombre minimum, je l'ai énoncé au titre de quatre, puisque j'ai dit trois plus une personne, et que je n'ai pas osé aller plus loin que cinq, ce qui additionné d'une personne fait six, pourquoi je considère comme souhaitable que le cartel, ça soit de quatre à six, c'est ce qui est à justifier et ce que j'espère articuler suffisamment peut-être déjà dans mon prochain séminaire, étant donné que maintenant je ne pense pas qu'il y en ait plus de deux pour finir l'année, l'amphithéâtre que j'occupe et où vous vous trouvez nombreux – trop nombreux à mon gré – étant mobilisé par la fonction des examens à partir d'un certain moment de mai qui reste à déterminer.

Donc c'est là, dans ces deux derniers séminaires, que j'espère justifier, je veux dire justifier pour vous, pour votre entendement, pourquoi ce nombre minimum est exigible, je veux dire qu'il reste seulement parmi les tout premiers, pourquoi il y a en somme nécessité à ce qu'il ne dépasse pas ce nombre.

Il y a à ça des raisons que j'espère vous faire sentir, qui sont liées à la structure même, qui tout de même n'abaisse pas ce nombre au-dessous d'un certain taux et qui nommément considère comme trop peu le deux, et même le trois. Ceci, j'aurai à le justifier, parce qu'évidemment le trois, j'y ai assez insisté pour qu'il puisse paraître que c'est souhaitable. Pourquoi le quatre d'abord, c'est, je vous le répète, ce qui reste à bien situer.

Il y a pourtant des choses qui devraient nous inciter à moins de prudence, disons, c'est une moindre prudence qui serait aussi un moins de rigueur. C'est quand même une expérience, qui est patente, c'est que des communautés existent, qu'on appelle, pas pour rien, religieuses, qui pour elles n'ont jamais vu, et même jamais vu sans réticence cette limitation du nombre. Il semble qu'il n'y ait pas de limite à ce que la communauté religieuse puisse représenter. Ce n'est certainement pas sans raison. Et ce sont des raisons que, je vous le répète, j'espère vous faire sentir. L'anonymat qui préside à la communauté religieuse est quelque chose qui doit déjà vous faire pressentir que dans ce petit nombre, il y a un lien avec le fait que chacun porte, dans ce petit groupe, son nom.

⁽²⁶⁵⁾ Il est certain que nous n'avons pas le même objet que celui qui domine le fait de la communauté religieuse, que ce qui nous intéresse dans notre pratique n'est pas ce qui intéresse une communauté religieuse. Quand je l'appelle « religieuse », c'est une façon de parler. Je veux dire que je ne mets pas toutes les religions dans le même sac ; j'ai déjà spécifié celle qui domine dans ce qu'on peut appeler nos contrées, à savoir la chrétienne, qui n'est pas sortie de rien, qui est sortie de la juive et qui la porte encore d'une façon bien singulière (les relations entre la communauté juive et la communauté chrétienne sont marquées de quelque chose dont j'espère que le terme disons de survivance pour désigner la façon dont la juive continue à être portée par la chrétienne ne vous paraîtra pas exagéré – c'est une façon de la connoter, il pourrait y avoir bien d'autres façons de l'indiquer, des façons peut-être auxquelles je reviendrai dans la suite). La communauté religieuse a pour fondement ce qu'on peut tout de même ne pas désigner d'une façon trop inadéquate d'un mythe, le mythe que désigne ce Dieu, qui est loin d'être simple, il est même complexe, et même si complexe qu'il a bien fallu que la communauté chrétienne se laisse forcer la main

et l'articule comme trinitaire ; j'ai déjà dit à l'occasion à mon séminaire ce que j'en pensais ; il n'y a pas que la communauté chrétienne qui s'est aperçue qu'il n'y avait pas de Dieu tenable sinon triple.

Ce qui est curieux, c'est qu'évidemment on a beaucoup parlé, on a beaucoup écrit sur cette trinité, mais qu'on n'en a jamais donné aucune justification, bien sûr, et que je me crois, à tort ou à raison, le privilège d'avoir, par mon nœud à trois, donné une forme de ce qu'on pourrait appeler son réel.

Quelqu'un m'apprend avoir vu – je vous le signale parce que je l'accueille avec beaucoup d'intérêt – à la Bibliothèque Nationale, dans une exposition de miniatures, quelque chose qui se trouverait actuellement (la personne en a pris note) à la Bibliothèque communale de Chartres ; quelqu'un donc (j'attends de voir parce qu'après tout c'est à contrôler) aurait vu un nœud borroméen avec l'énoncé à côté de « trinitas » ; il aurait vu les trois petits traits dont vous savez qu'éventuellement je le symbolise, ce nœud borroméen, ces trois petits traits qui se croisent d'une certaine façon, à la façon dont on fait les faisceaux avec des fusils, on met trois fusils et ça tient, ils s'accotent en rond l'un sur l'autre, et c'est même – je ne vous l'ai pas dit au séminaire parce que ça ne me paraissait pas tellement à dire, mais chacun sait que dans quelque chose qui sert de symbole à un certain gaélisme, et même à une Bretagne en train de se réveiller, le triskel est quelque chose qui réalise ces trois petits bouts tels que d'habitude je vous les dessine au tableau comme point de départ, et que à ce triskel donc réduit, qui est tout autant un nœud borroméen que la forme complète, à ce triskel serait adjointe l'indication écrite de « trinitas ».

Qu'est-ce qui dans tout ça fait notre relation ? Notre relation se limite à ceci que si je définissais quelque chose qui serait à dire comme étant l'analyse, je l'appellerais non pas religion d'un quelconque Être suprême, comme quand même beaucoup de gens parmi nous n'ont jamais pu s'en détacher ; j'ai déjà dit que je ne suis même pas sûr de ne pas être pris en flagrant délit de déisme, et vous allez peut-être le voir tout de suite : si je parle de religion du désir, ça n'a pas l'air quand même d'être ça, surtout si le désir, ça me semble être lié non seulement à une notion de trou, et de trou où beaucoup de choses viennent à tourbillonner de façon à s'y engloutir, mais déjà y joindre cette notion du tourbillon, c'est évidemment, ce trou, le faire multiple, je veux dire par là le faire conjonction au moins ; pour que vous dessiniez un tourbillon, rappelez-vous mon nœud en question, il en faut au moins trois pour que ça fasse trou tourbillonnant. S'il n'y a pas de trou, je ne vois pas très bien ce que nous avons à faire comme analystes, et si ce trou n'est pas au moins triple, je ne vois pas comment nous pourrions supporter notre technique qui se réfère essentiellement à quelque chose qui est triple, et qui suggère un triple trou.

En tout cas il est bien sûr que pour ce qui est du symbolique, il y a quelque chose de sensible qui fait trou. Il est non seulement probable, mais manifeste que tout ce qui se rapporte à l'imaginaire, c'est-à-dire au corporel, c'est ce qui a surgi d'abord, là non seulement ça fait trou, mais l'analyse pense tout ce qui se rapporte au corps, en ces termes, et toute la question est de ⁽²⁶⁶⁾savoir en quoi l'incidence du langage, l'incidence du symbolique est nécessaire à penser ce qui, autour du corps, dans l'analyse a été pensé comme lié disons à divers trous. Pas besoin ici de souligner combien l'oral, l'anal, sans compter les autres que j'ai cru devoir y adjoindre pour rendre compte de ce qui est pulsion, pas besoin de souligner que la fonction des orifices dans le corps est là bien pour nous désigner que le terme « trou », ce n'est pas une simple équivoque que de le transporter du symbolique à l'imaginaire.

Sur le sujet du réel, il est clair que j'essaye, ce réel, de le faire fonctionner à partir de cette simple remarque que le définir comme univers, c'est l'imposer comme cyclique, comme circulaire, qu'y introduire l'Un, car c'est ça la notion d'univers, c'est le faire englobant par rapport à ce corps qui l'habite, c'est le faire monde. Je ne suis pas sûr que le réel fasse monde, et c'est bien pour ça que j'essaye d'articuler quelque chose qui dise, qui ose pour la première fois avancer qu'il n'est pas sûr que le réel fasse un tout. C'est évidemment difficile

de voir quelle physique on pourrait instaurer, si ce n'est à admettre qu'au moins des portions de cet univers sont isolables, sont fermables. C'est là-dessus que repose, vous le savez je pense, la notion même d'énergie, l'idée que l'énergie est constante est le principe même et la base sur quoi en physique on peut dire que repose la notion de loi elle-même, et l'idée qu'il y a un tout est quelque chose sans quoi on ne voit même pas bien comment la science se supporterait.

Mais après tout, c'est tout de même curieux que nous n'ayons plus aucune espèce d'idée saisissable des confins de cet univers et ce qu'en somme j'avance, j'ose avancer, c'est quelque chose qui est en principe ceci, c'est que nous, analystes, rien ne nous oblige à faire du réel quelque chose qui soit univers, qui soit clos. L'idée que cet univers est simplement la consistance, la consistance d'un fil qui se tient ne suffit pas à le faire cyclique, mais c'est déjà beaucoup comme hypothèse, et pour nous ça peut nous suffire, je veux dire qu'avec deux cycles et une droite à l'infini, ce qui est déjà beaucoup avancer pour le réel, nous faisons un nœud, un nœud borroméen qui se tient tout à fait, qui fait vraiment nœud.

De sorte que, que nous puissions, nous, supporter l'idée que le réel n'est pas tout, c'est quand même une réassurance qui n'est peut-être pas non plus sans intérêt pour les physiciens, et les physiciens arriveront bien à se faire à l'idée qu'on peut peut-être penser le réel sans y mettre une constance, la constance appelée énergie, et c'est bien là que s'amorce déjà l'idée que la constance, ce n'est pas la consistance. Réduire la constance à la consistance, ça aurait peut-être quelque chose de tenable pour les physiciens.

Mais enfin, ce n'est pas dans une physique à venir que je suis là pour vous engager ; nous, notre affaire, c'est de nous apercevoir de ceci qui est frappant dans toute notre expérience historique et qui est essentiel pour nous, c'est ceci : c'est qu'il y a des noms. Et qu'il y ait des noms, il semble bien que ce soit là un fait tout à fait nodal, je veux dire que de mémoire humaine, on ait donné des noms aux choses, ça traîne même dans Freud, c'est bien quand même fait pour nous retenir. Ce n'est pas pour rien, je me souviens, que quand j'ai écrit *La Chose Freudienne*, autour de moi il y a eu des tas de personnes pour faire la petite bouche : « Pourquoi est-ce qu'il appelle ça comme ça, la chose, c'est dégoûtant, tout ce que nous essayons, c'est justement de nous opposer à la réification » ; moi, je n'ai jamais été de cet avis ; je n'ai jamais pensé que quand il s'est produit une cassure, celle de 53, c'était parce qu'on divergeait sur le fait de réifier ou de ne pas réifier ce dont il s'agissait dans la pratique ; c'était de réifier de la bonne façon. Si j'ai appelé quelque chose *la Chose* et nommément *la Chose Freudienne*, c'est évidemment pour indiquer qu'il y a du Freud dans la Chose, dans la Chose qu'il a nommée ; ce qu'il a nommé, c'est l'inconscient, et le terme « freudienne » n'a pas du tout là la fonction d'un prédicat, ce n'est pas une chose qui après coup a la propriété d'être freudienne, il est bien certain que c'est parce que Freud l'a énoncée qu'elle est une chose, et que comme je le suggérais à quelqu'un récemment, parler de l'inconscient comme de ce qui avant Freud n'existait pas, ce n'est pas une si mauvaise façon de s'exprimer pour une bonne raison, c'est qu'après tout une chose n'ex-siste, ne commence à jouer, qu'à partir du moment où elle est bel et bien par quelqu'un nommée.

⁽²⁶⁷⁾ Alors j'essaye, de notre expérience, d'arriver à réduire ce nommable, parce que quand même on peut se permettre comme ça de badigeonner toutes sortes de choses avec des noms, ça s'est toujours fait et ça s'est même fait à tort et à travers, j'essaye de me réduire à ne nommer que ce que j'appelle avec Freud l'*Urverdrängt*, ce qui se résume en somme à nommer le trou. C'est partir de l'idée du trou, c'est dire non pas « fiat lux » mais « fiat trou », et pensez que Freud, en avançant l'idée de l'inconscient, n'a pas fait plus. Il a dit très tôt qu'il y a quelque chose qui fait trou, que c'est autour que se répartit l'inconscient et que cet inconscient a pour propriété de n'être qu'aspiré par ce trou, tellement bien aspiré qu'on n'a pas l'habitude, c'est bien le cas de le dire, d'en retenir même un petit bout, il fout le camp tout entier dans ce trou. Parler de la Chose Freudienne comme constituée essentiellement par ce trou, ce trou qui a un site, un site dans le symbolique, c'est là dire quelque chose qui tout au moins, je le prouve en tout cas, peut se soutenir un certain

temps, et comme ce temps commence à faire une paye et que pendant ce temps il n'y a pas eu beaucoup de contradictions qui portent, je veux dire à ce que j'énonçais, ça commence déjà à au moins se supporter d'avoir duré ce temps-là.

Que ce trou, je l'identifie à la topologie, j'ai fait allusion à ça dans mon dernier séminaire ; la topologie, je crois que je l'ai indiqué, au moins fait sentir pour certains, ça ne se conçoit pas sans ce nœud qui, comme je le disais tout à l'heure, dans un autre groupement, n'est pas simplement quelque chose, quoique ce soit là qu'il ait sa tenue de nœud, c'est dans le réel, mais l'intéressant, c'est que dans le mental, c'est bien la première fois qu'on voit quelque chose qui conjoint le mental et le réel à ce point, c'est que dans le mental, ça fait nœud aussi ; il est vraiment à la fois impossible de ne pas mettre le nœud dans le mental et en même temps de s'apercevoir que le mental y est très inadapté, à savoir que ce nœud, il le pense si difficilement que nous ne pouvons pas ne pas y voir quelque chose qui nous donnerait en quelque sorte ce que j'ai appelé à mon dernier séminaire quelque chose comme un pressentiment, si l'on peut dire, de ce que pourrait bien être en fin de compte le trou en question.

Tout cela, bien sûr, est une précipitation, pourquoi ne pas le dire, après errance, chacun sait que je me suis targué de dialectique et que j'ai fait usage du terme avant d'en venir à ce tourbillon ; c'est bien le cas de nous apercevoir que quiconque parle de dialectique évoque toujours une substance. La dialectique est essentiellement prédicative, elle fait antinomie, et nul prédicat qui de lui-même ne se supporte d'une substance ; c'est très très difficile de parler **a** substantivement, surtout que nous nous imaginons chacun être une substance. C'est très difficile évidemment de vous sortir ça de la tête, quoique tout démontre que vous n'êtes au plus chacun qu'un petit trou, un trou certes complexe et tourbillonnaire, mais qu'il est vraiment très très difficile de vous penser comme substance, si ce n'est comme substance ayant cette propriété d'être pensante, et que là alors ça devient vraiment désespérant de penser à quel point votre pensée est manifestement impuissante. Il semble que c'est quand même plus solide de se référer à d'autres catégories et de s'apercevoir que par exemple on puisse énoncer sans absurdité des propositions comme celle-ci, les avancer avec quelque chance de toucher juste, que s'il y a de l'indécidable (j'évoquais ça tout à l'heure) c'est un indécidable qui ne se soutient que de ceci : que nous le nouons, qu'il y a de l'indécidable mais que l'idée ne nous en vient que de cette assurance prise dans la mathématique précisément qu'il n'y a pas de non-nœud, si je puis dire, car c'est la seule définition en somme possible du réel, et que resserrer les nœuds, ne serait-ce que pour ne pas y glisser indéfiniment, c'est à quoi nous nous employons dans l'analyse.

Parce que qu'est-ce que c'est que l'analyse, en fin de compte ? C'est quand même cette chose qui se distingue de ceci, c'est que nous nous sommes permis une sorte d'irruption du privé dans le public. Le privé, ça évoque la muraille, les petites affaires de chacun. Les petites affaires de chacun, ça a un noyau parfaitement caractéristique, c'est d'être des affaires sexuelles. C'est ça le noyau du privé. C'est quand même rigolo que ce public dans lequel nous faisons émerger ce privé, que « public » ait un lien tout à fait manifeste, pour les étymologistes, avec « publis », c'est à savoir que ce qui est le public, c'est ce qui émerge de ce qui est honteux, car comment distinguer le privé de ce dont on a honte ?

⁽²⁶⁸⁾ Il est clair que l'indécence de tout ça, indécence de ce qui se passe dans une analyse, cette indécence, si je puis dire, grâce à la castration dont l'analyse est bien faite pour évoquer la dimension depuis Freud, grâce à la castration, cette indécence disparaît.

Toute la question est donc celle-ci : tirer de la castration une jouissance, est-ce que c'est ça le plus-de-jouir ? En tout cas c'est tout ce qui est permis pour l'instant, à quelque personne que ce soit, si tant est que le mot « personne » désigne personne. Il désigne une substance pensante, sans doute, mais ce à quoi nous nous efforçons, même quand nos préoccupations ne sont pas du tout substantielles, ni substantophores, ce à quoi nous nous efforçons, c'est tout de même de faire rentrer ça, cette notion de substance pensante, dans un réel. Alors ça ne va pas tout seul, bien sûr, parce qu'il y a des tas de choses dont nous

sommes encombrés. Nous sommes encombrés par exemple de l'idée de la vie. C'est une idée comme ça, il est assez curieux que malgré tout Freud a promu l'Éros mais qu'il n'a pas osé tout à fait l'identifier à l'idée de la vie et qu'il a quand même distingué la vie du corps et la vie en tant qu'elle est portée par le corps dans le germen.

La vie, si on peut dire, malgré l'usage qu'en fait Freud, il y a quelque chose avec quoi ça n'a rien à faire, c'est avec ce qui passe pour être son antinomie, c'est avec la mort.

La mort, quoi qu'on en pense, c'est purement imaginaire. S'il n'y avait pas de « corps », s'il n'y avait pas de cadavre, qu'est-ce qui nous ferait faire le lien entre la vie et la mort ? Naturellement cette idée du poireau, de la botte de cadavres, nous nous entendons à nouer ça, c'est même notre occupation principale. S'il n'y avait pas ça, s'il n'y avait pas de statues, le côté enragé de ces êtres dits humains à fabriquer leurs propres statues, à savoir des choses qui n'ont absolument rien à faire avec le corps mais qui quand même y ressemblent, c'est à bénir les religions qui ont interdit cette obscénité ; en plus c'est affreux à voir ! Qu'est-ce qu'il y a de plus affreux à voir qu'un être humain, je le demande ! Un être humain, une forme humaine. C'est curieux que... enfin il faut vraiment la religion dite catholique pour y trouver ses délices. C'est évidemment qu'elle a quelque chose à gagner dans le truc, c'est patent, on voit très bien le mécanisme ; elle joue sur le beau. D'ailleurs qu'est-ce que c'est que toute cette histoire à dormir debout de l'Évangile, c'est le cas de le dire, si ce n'est l'exaltation du beau. Je vous montrerai ça une autre fois.

Enfin *perinde ac cadaver*, ça veut dire que la castration quand même, la castration dont nous-mêmes arrivons à nous apercevoir que c'est une jouissance, pourquoi est-ce que c'est une jouissance ? On le voit très bien, c'est parce que ça nous délivre de l'angoisse. Mais alors qu'est-ce que c'est que l'angoisse ?

C'est quand même curieux qu'on n'en ait pas tiré un peu la morale, du petit Hans de Freud. L'angoisse, c'est très précisément localisé en un point de l'évolution de cette vermine humaine, c'est le moment où un petit bonhomme ou une petite future bonne femme s'aperçoit de quoi ? S'aperçoit qu'il est marié avec sa queue. Vous me pardonnerez d'appeler ça comme ça, c'est ce qu'on appelle généralement pénis ou pine, et qu'on gonfle en s'apercevant qu'il n'y a rien pour mieux faire phallus, ce qui est évidemment une complication, une complication liée au fait du nœud, à l'ex-sistence, c'est le cas de le dire, du nœud. Mais s'il y a tout de même quelque chose qui est fait dans les *Cinq Psychanalyses* pour nous montrer le rapport de l'angoisse avec la découverte du petit-pipi, appelons ça comme ça aussi, c'est tout de même clair, il est certain que c'est tout à fait concevable que pour la petite fille, comme on dit, ça s'étale plus, c'est pour ça qu'elle est plus heureuse ; ça s'étale parce qu'il faut qu'elle mette un certain temps pour s'apercevoir que le petit-pipi, elle n'en a pas ; ça lui fout de l'angoisse aussi, mais c'est quand même une angoisse par référence, par référence à celui qui en est affligé ; je dis « affligé », c'est parce que j'ai parlé de mariage que je parle de ça ; tout ce qui permet d'échapper à ce mariage est évidemment le bienvenu, d'où le succès de la drogue, par exemple ; il n'y a aucune autre définition de la drogue que celle-ci : c'est ce qui permet de rompre le mariage avec le petit-pipi.

⁽²⁶⁹⁾ Mais enfin laissons ça de côté et venons-en aux choses sérieuses, à savoir que ça ne serait pas une mauvaise façon d'envisager ce qu'on appelle vie que de la considérer comme parasite. Dire qu'elle est parasite de la mort, ce serait exagéré, ce serait faire un lien trop serré pour ce que je viens de dire, à savoir qu'il n'y a pas le moindre rapport si ce n'est cette affaire de corps qu'on jette au trou. C'est justement ça qui nous dit peut-être ce que c'est que la vie, c'est que c'est le parasite de quelque chose qui vraiment ne se conçoit que comme un trou, c'est même autour de ça que le réel fait cyclique, c'est qu'on veut que ce soit dans cette « logette » que la vie parasite. D'où bien sûr tout découle. Je ne peux pas dire que Freud a été jusque-là, mais il en a quand même dit pas mal ; que le germen soit en fin de compte un parasite, c'est ce qui me semble ressortir de *L'Au-delà du principe du plaisir*. Évidemment, il ne l'a pas dit en clair, mais ça aurait fait moins de scandale, dit alors, que peut-être je n'en fais maintenant à le dire. Mais ça aurait aussi bien allégé les choses ; ça lui

aurait permis d'appeler autrement le principe de réalité, qui est simplement un principe de fantasme collectif ; je le disais hier soir au jury d'accueil. « Quels sont vos critères ? » qu'on me demande, pour ce qui est du jury d'accueil, pour nommer quelqu'un A.M.E. Je vais vous le dire : c'est ce qu'on appelle le bon sens, c'est-à-dire la chose du monde la plus répandue. Le bon sens, c'est ça : « Celui-là, on peut lui faire confiance », rien de plus. Il n'y a absolument pas d'autre critère. Il y a des gens qu'on propose au titre d'A.M.E., et si les gens qui sont là et qui ont été choisis incontestablement au vote, parce qu'on leur fait confiance sur le sujet du bon sens, de ne pas garantir n'importe quoi, c'est un principe de pur fantasme, de fantasme collectif sans doute ; est-ce que c'est ça que ça veut dire, le principe de réalité ? C'est absolument certain. On s'aperçoit à l'usage que tous les petits fantasmes privés se conjoignent, se conjoignent en botte, comme je disais tout à l'heure, ce qui bien entendu n'est pas étonnant pour ce qui est du rapport de la chose avec la mort, puisque c'est à ce propos-là que je l'ai évoqué, le bon sens, c'est ça : en gros, les pas trop dangereux ; c'est ça qu'on appelle le principe de réalité, et qui en tant qu'il s'oppose au principe du plaisir, s'y oppose très sérieusement, parce que le principe du plaisir n'a strictement qu'une seule définition possible, c'est celui de la moindre jouissance ; c'est ça que ça veut dire. Moins on jouit, mieux ça vaut.

De sorte que ça nous amène à poser un certain nombre de couples pour ce qui est du réel, de l'imaginaire et du symbolique.

Le réel, c'est très évidemment pour nous, à l'usage, ce qui est antinomique au sens, ce qui s'oppose au sens comme le Zéro s'oppose au Un. Le réel, c'est strictement ce qui n'a pas de sens. C'est bien en quoi notre interprétation est quelque chose qui n'a à faire avec le réel que pour autant que nous la dosons. Nous la dosons et la limitons à la réduction du symptôme. Il y a des symptômes qu'on ne réduit pas, c'est absolument certain, et nommément entre autres la psychanalyse. La psychanalyse est un symptôme, un symptôme social, et c'est ainsi qu'il convient de connoter son existence. Si la psychanalyse n'est pas un symptôme, je ne vois absolument pas ce qui fait qu'elle est apparue si tard. Elle est apparue si tard dans la mesure où il faut bien que quelque chose se conserve (sans doute parce que c'est en danger) d'un certain rapport à la substance, à la substance de l'être humain.

Alors tâchons de poser ensemble quelque chose qui situe l'imaginaire par rapport à autre chose.

L'imaginaire n'a aucune espèce d'autre support que ceci qu'il a le corps, et que c'est en tant que ce corps se dénoue de la jouissance phallique que l'imaginaire a consistance. C'est très précisément en tant que la jouissance phallique passait ailleurs, et c'est une affaire d'histoire que de noter comment elle était escamotée, c'est dans cette mesure que l'idée de monde est née. C'est là l'opposition non pas d'un zéro et d'un un mais celle d'un moins à un plus. C'est dans la mesure où la castration s'opère, où il y a moins phallus, que l'imaginaire subsiste, tout le monde le sait puisque c'est bien pour ça qu'on appelle prégénitaux les états qui constituent le support le plus ordinaire de tous les comportements dits humains.

Et le symbolique alors ? Le symbolique, c'est simple. Au symbolique, il n'y a pas d'opposition ; il y a le trou, le trou originel. Le symbolique n'a de partenaire que truqué. C'est dans la mesure où il n'y a pas d'Autre de l'Autre, à savoir que l'être et sa négation sont exactement la même ⁽²⁷⁰⁾ chose, comme tout le monde le sait, les dialecticiens vous le disent tout de suite : que le non-être, ça existe puisque vous en parlez, ça prouve bien à quel point le non-être, c'est exactement l'équivalent ; c'est grâce à ça que justement la découverte de l'analyse, c'est : quoique l'être et le non-être soient la même chose, il faut qu'il y ait un trou qui fasse tenir le tout ensemble, et qu'en somme tout ça se résume à ceci : qu'il n'y a que de la création ; chaque fois que nous avançons un mot, nous faisons surgir du néant *ex nihilo* une chose, c'est notre sort d'êtres humains, c'est pour ça que nous ne baisons pas, sauf exception, avec une femme de temps à autre, mais que nous baisons avec la Chose.

Et les femmes alors, est-ce qu'elles créent ? J'en ai bien entendu tout à l'heure, il y a quelqu'un qui m'a beaucoup plu (ce n'est pas pour dire que ce que Michèle Montrelay disait avant ne m'avait pas plu aussi) mais il y a une nommée Anne Colot qui m'a fait remarquer que quand même, la femme, ce n'était pas du tout cuit, et ce qu'elle a dit était assez pertinent. Elle n'a pas, Dieu merci, employé le mot de créativité. Elle a parlé de la création comme de quelque chose qui fait que c'est à peine, dans le fond, si une femme sait qui est son bébé ; le bébé, c'est comme la vie, c'est patent dans l'être humain qu'il est un parasite ; un parasite, c'est quelque chose qui ne commence à exister que si vous lui donnez justement un nom ; tant qu'il n'a pas de nom, qu'est-ce que c'est ? Alors la créativité... Quelqu'un m'a interviewé sur la créativité de la femme. Je dois dire que je ne suis pas chaud ; il n'est pas du tout nécessaire qu'une femme soit créative pour être intéressante ; il suffit bien qu'elle compte ; c'est ça qui a son poids.

Alors résumons-nous. Un symptôme, qu'est-ce que c'est ? C'est quelque chose qui a tout de même le plus grand rapport (c'est ce qui se voit à la pratique) avec l'inconscient. Alors ce que je voudrais, c'est que la psychanalyse, comme je l'ai dit tout à l'heure, tienne, tienne le temps qu'il faudra, pas une minute de plus bien sûr, en tant que symptôme, parce que c'est quand même un symptôme rassurant. (*Applaudissements*).

(La séance est levée à 18 h 45).